

ENORA MALAGRÉ

Un cri du ventre



*« J'ai un mal
qui me ronge,
l'endométriose. »*

LE D U C . S
E D I T I O N S

« En février 2017, au cours d'un prime de *Touche pas à mon poste !*, un internaute m'a posé une question très personnelle, intime, à laquelle j'ai décidé de répondre. Dire la vérité était une évidence, et j'en étais là de l'existence : arrêter de me cacher, de m'anesthésier, de fuir. Assumer mon désir plus fort que tout d'avoir un enfant et me dresser pour vivre avec mes bleus, mes bosses, mes peurs. Mon cri venait du ventre. En parlant de mon endométriose, la maladie avec laquelle je cohabite depuis dix ans, j'ai rompu la loi du silence. »

À l'aube de la quarantaine, Enora Malagré jette un regard franc sur son parcours et lance un cri d'espoir pour toutes les femmes, les mères et celles qui ne le sont pas.



Après sept ans de bonheur sur Radio Nova et dans l'émission *Touche pas à mon poste !* de Cyril Hanouna, la comédienne et chroniqueuse Enora Malagré a lancé l'application féministe WTF, la « Women Trend Family ». Actuellement sur les planches dans *À vrai dire* au Théâtre du Gymnase à Paris, elle coanime *De quoi j'me mêle ?* sur C8, aux côtés d'Éric Naulleau.

ISBN : 979-10-285-1609-3



18 euros
Prix TTC France

L E D U C . S
E D I T I O N S

Photographie : Arno Lam
Rayon : Témoignage

Un cri
du
ventre

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez chaque mois :

- des conseils inédits pour vous sentir bien ;
- des interviews et des vidéos exclusives ;
- des avant-premières, des bonus et des jeux !

Rendez-vous sur la page :
bit.ly/newsletterleduc

Découvrez aussi notre catalogue complet en ligne sur
notre site : www.editionsleduc.com

Enfin, retrouvez toute notre actualité sur notre blog et sur
les réseaux sociaux.



Avec la collaboration de Lilas Seewald

Suivi éditorial : Caroline Fait
Maquette : Stéphanie Aguado
Design couverture : Antartik
Photo de couverture : Arno Lam

© 2019 Leduc.s Éditions
10, place des Cinq Martyrs du Lycée Buffon
75015 Paris
ISBN : 979-10-285-1609-3

ENORA MALAGRÉ

**Un cri
du
ventre**

**L E D U C . S
E D I T I O N S**

*À mes parents, ces effrontés,
et à Fadia Dimerdji.*

« La perfection me dégoûte. Toutes ces femmes et tous ces hommes qui cherchent la perfection dans les stéréotypes créés par la société me font vomir... Mêmes vêtements, même musique, mêmes expressions, mêmes aliments, mêmes galipettes, mêmes voitures, mêmes vies... Et finalement ? Mêmes suicides neuronaux de masse. Parce que vivre comme un automate est sans doute un suicide. Quand tout le monde est pareil, tout le monde n'est personne. La perfection est un petit oiseau en cage qui vit, mange, chie, et meurt dans le seul but d'être admiré. Je veux vivre libre. Frigorifié, froid, affamé... mais libre. »

Charles BUKOWSKI

Introduction

En février 2017, au cours d'un prime de *Touche pas à mon poste !*, j'ai dit la vérité. C'était le jeu, le thème de la soirée. Un internaute m'a posé une question très personnelle, intime, à laquelle j'ai décidé de répondre franchement, sans ambiguïté. J'ai parlé de la maladie avec laquelle je cohabite depuis dix ans dans les larmes et la colère. J'ai rompu la loi du silence.

« À quand un enfant ? » Une fois de plus, on me tendait la perche. Alors, je l'ai saisie. J'étais prête. J'ai inspiré un bon coup et j'ai lancé : « Je souffre d'endométriose. Je n'ai pas d'enfant parce que cette maladie m'en empêche. Pour moi, c'est compliqué. »

J'ai laissé résonner la stupeur sur le plateau pendant quelques secondes, j'ai senti l'émotion monter, et j'ai rebondi. Je ne voulais pas m'étendre. Mais dans cette séquence, c'est tout mon combat qui s'est mis à vibrer.

Mon combat au quotidien, ou presque, contre les crises qui me labourent le ventre à cause de mes hormones en folie. Mon combat pour toutes celles qui n'osent pas, qui ne savent pas, qui souffrent dans la honte. Je rêve que

les jeunes filles consultent dès les premières douleurs. Que des médecins formés les écoutent et les soulagent autrement qu'avec des antalgiques ou des traitements de cheval. J'aimerais que le corps des femmes et leurs maladies ne soient plus taboues, que nous ayons le droit d'exister sous toutes nos coutures, sales, saignantes, souffrantes, abattues, en colère ou fatiguées.

Ce soir-là, ma parole était si libre que Hanouna a tenté d'abrèger, encore. J'ai souri, puis j'ai changé de sujet, bien dans mon rôle télévisuel, quoique chamboulée par le cap que je venais de franchir.

Parler de ma souffrance, reconnaître publiquement que je suis malade a longtemps relevé, pour moi qui ai grandi dans une famille où la maladie est omniprésente, de la pure science-fiction. Moi, j'étais là pour tracer, pour brandir une épée à la proue du drakkar, la tête haute et coiffée d'un casque un peu trop grand.

Paradoxalement, cet aveu de faiblesse m'a rendue plus forte et plus humaine. En parlant de moi, j'ai parlé à bien d'autres. Mes mots étaient un acte féministe qui non seulement m'a libérée, mais a libéré mes compagnes d'infortune. Ce soir-là, j'ai accouché de ma douleur. C'était, publiquement, une sorte de naissance.

Mon cri venait du ventre. J'en étais là de l'existence : dire la vérité était une évidence. Arrêter de me cacher. Arrêter de faire semblant, de m'anesthésier, de fuir. Assumer mon désir plus fort que tout d'avoir un enfant. Reconnaître mes limites. Me dresser pour vivre avec mes bleus, mes bosses, mes peurs.

Je n'étais pas la première à parler, d'autres l'ont fait avant moi. Comme elles, je lutte contre les crises, je vis avec les médicaments. Comme elle, je me bats pour vivre une vie « normale », pour faire carrière, pour rayonner. Mais si la vie m'a donné de l'énergie à revendre, un peu de malice et deux, trois neurones, elle ne m'a pas accordé, alors que j'y suis préparée, la chance de porter mon enfant.

Je veux parler sans pathos. Oui, mon utérus est en train de mourir. Oui, les médocs me permettent, les jours de crise aiguë, de mettre un pied devant l'autre. Mais j'avance. J'ai intégré le cercle des femmes qui se redressent, qui osent témoigner. Et je vais, moi aussi, donner la vie.

On peut être très heureuse et parfaitement équilibrée sans enfant. Pourtant, en avoir ou pas, cela devrait toujours être un choix. Moi, aujourd'hui, rien ne me rendrait plus joyeuse que de changer des couches, de préparer des purées et de plier des mini-fringues. Mon ventre a beau me refuser ce cadeau, je n'en suis pas moins maman, au plus profond de mon âme. Et ce rêve, coûte que coûte, je vais le réaliser. Mon enfant sera mon roi, ma reine. Je ne l'aurai peut-être pas porté mais je vais l'élever, le chérir, l'armer pour qu'il sache se défendre.

Dans quelques mois, je soufflerai quarante bougies. Malgré ma folie, mes éclats de rire et mon franc-parler, je sens que j'ai pris un peu de sagesse. C'est bon, ce temps qui passe. Ça permet de gagner en expérience,

et de la partager. Peut-être certaines d'entre vous ne commettront-elles pas les mêmes erreurs. Trop longtemps, je n'ai pas osé parler. J'ai fait comme si tout était normal. J'ai cru assurer. En fait, je me suis laissée ronger. Pourtant, même mes mauvais choix ont eu du bon. Ils m'ont conduite où je suis. Devant vous, sans fard, un peu plus posée pour vous raconter mon histoire.

Fadia Dimerdji, la cofondatrice de Nova à qui je dois tant, une femme libre comme on en fait peu, me l'avait dit : je suis une grande gueule à qui la notoriété donne des devoirs. Le mien, c'est de parler. Un peu fort parfois. De sortir du silence pour que les choses changent.

Les femmes saignent, ce n'est pas une nouveauté. Certaines en ont mal à se damner. Ça ne doit plus être une fatalité.

Noise

Il est 18 h 47, je travaille dans le salon, les yeux rivés sur mon ordinateur, les mains posées sur ma table en métal. Je transpire. Ça y est, la voilà qui approche. Une chaleur sourde me monte à la tête. On cogne sur mes tempes. On me prévient. La nuit ne sera pas mon amie.

Le rituel commence. Je me lève, je peux encore marcher. Je vais mettre n'importe quelle chanson de Nick Drake, ça va me calmer. M'apaiser. Comme un pansement.

J'ai très chaud d'un coup. La sueur dégouline dans mon dos. La première morsure arrive : un coup de croc, au niveau des ovaires. À droite, à gauche, puis la symphonie démarre. L'orchestre va jouer ma douleur.

Je manque d'air, dans mon ventre, en bas, ça crie, des cris aigus. Je m'allonge sur le sol, sur le dos. Je manque d'air. Dans quelques minutes, je le sais, mon corps tout entier va hurler. J'en profite pour changer de musique. *God Fearing Man* de Ben Harper.

C'est parti. Je me rallonge par terre.

Je manque d'air. Les coups de couteau dans les reins, je peux presque en entendre le bruit. Je me replie en

position fœtale. Je manque d'air. Le front collé par terre, je respire mon parquet. Je bave. J'ai chaud, ça crie dans mon crâne, je crie aussi, je réponds. Ironie. Je manque d'air. Je respire lentement, j'écoute, je me concentre, je suis la percussion, je visualise la musique, j'essaie de partir ailleurs. Mais la douleur se diffuse, elle attaque mes jambes, ça brûle, je hurle. Les contractions commencent.

Je manque d'air. Au milieu coule le sang de mon vagin chagriné. Lui aussi, il veut participer au concert. Prendre part à l'harmonie putride de ce corps disloqué. Mes jambes ne me portent plus, alors je rampe jusqu'aux toilettes. Je suis une larve malodorante et sanguinolente. Mon ventre crie.

Je manque d'air. C'est loin. Putain, c'est loin. Je fais une pause. Nouvelles contractions. Je saigne, mon jean est trempé. Je laisse une trace sur le parquet. Je la regarde. Je la renifle. Cette odeur de sang. Je n'en peux plus. Je vomis.

Je regarde le plafond. J'ai tellement mal que je ris. Ce soir, c'est la complète. Je crie. Et je reprends ma route jusqu'aux toilettes. Mes jambes me lancent. Je manque d'air.

Je me hisse sur les toilettes. Je transpire. Je suis trempée. Une contraction, je pousse. Je me vide de mon sang. C'est ça, je pousse du sang. J'accouche de sang. Mon ventre rempli de rien, sans vie. Du sang.

Je remets ma culotte teintée de rouge. Je m'allonge par terre. C'est frais. J'ai la tête qui tourne, je pars un peu, je crois.

NOISE

Quand je rouvre les yeux, je profite d'un répit.
J'ai quelques minutes, je sais que ça ne va pas durer.
J'ai le temps de foncer jusqu'à la salle de bains.

Je cours. J'ouvre mon placard, affolée. Mes médicaments. Trouver la bonne drogue, la bonne dose.
La possible accalmie. Et rajouter du hip-hop.

J'ai gagné. Je vais me doucher. Je vais me laver.
Me relever.

La suite peut bien venir, je suis prête.

D'où je viens

Je suis née le 20 juillet 1980 dans une famille où la maladie règne en despote depuis plusieurs générations. Quand j'étais petite, alors que les mamans de mes amies les conduisaient à l'école, la mienne restait parfois au lit. Se lever était au-dessus de ses forces. Ma courageuse maman, mon modèle, si solide et si enfantine à la fois, lutte depuis toujours. L'endométriose a été un de ses combats, à une époque où on n'en parlait pas.

Je suis un accident, je n'ai pas peur de le dire. Quand elle est très avancée, l'endométriose compromet en effet sérieusement les chances de porter un enfant à terme. Je suis bien placée pour le savoir, moi qui échoue depuis près de dix ans. Pourtant, après d'innombrables fausses couches, ma mère a fait mentir les statistiques. Mais, comme bien des enfants miracles, je suis fille unique.

Je suis née à Morlaix, puis j'ai passé les dix premières années de ma vie à Concarneau, dans le Finistère sud, au bord de la mer. À l'abri des remparts, au rythme de l'eau, dans les embruns et le vent, bercée par les promesses de grand large rapportées par les pêcheurs. J'ai grandi à cent mètres de chez ma grand-mère

maternelle, entourée de mes cousins, dans un clan aux opinions clairement engagées à gauche. Chez nous, ce que certains appellent la « normalité » est un non-événement. Deux hommes vivant ensemble ne sont pas homosexuels, ce sont deux hommes qui vivent ensemble. Tolérance totale, presque totalitaire.

Ma grand-mère était tout pour moi. Une femme rare, indépendante et rebelle. Elle avait fait un mariage blanc avant de rencontrer Eugène, mon grand-père, dont elle se revendiquait l'égale bien avant Mai 68. À la maison, c'est lui qui officiait aux fourneaux et débarrassait la table. Mamie Paulette, elle, portait des pantalons et remettait les emmerdeurs à leur place. Je la vois encore, en chemisier de soie, avec son brushing impeccable et son parfum de rose, crier « Va te faire foutre ! » devant sa télévision, quand un homme politique ne lui revenait pas. Elle n'avait peur de rien. Elle était parfois grossière et j'adorais ça. Elle faisait voler les conventions en éclats. Mon grand-père, lui, était l'amour et la sagesse. Il s'était échappé d'un camp de travail en Allemagne, mais ne parlait jamais de cette guerre. Il était valeureux, il chantait sous la douche en remplaçant les paroles par mon prénom. Mon grand-père était mon héros discret, ma joie sauvage.

Dans ma famille, avec leurs grandes gueules et leurs corps défaillants, les femmes entretiennent des relations fusionnelles. La maladie, la douleur, les médicaments, j'ai été baignée dedans. Au sens propre du terme, d'ailleurs, puisqu'on m'a, plusieurs fois, trempé

les pieds, quand j'étais petite, dans la fontaine de sainte Enora à Morlaix ! Tout ça parce que la légende veut que sainte Enora, prostituée de son état, ait reçu l'apparition de Joseph de Saint-Efflamm, et qu'il l'ait guérie de sa stérilité en lui baignant les pieds. Devenue « mère nourricière », comme le signifie son nom, elle aurait élevé cent cinquante enfants en Brocéliande. Espoir, quand tu nous tiens !

C'est drôle, quand on y pense, qu'on ait déployé de tels moyens pour que j'échappe au cercle infernal. Mais après tout, pourquoi pas, quand on sait de quels traitements ridicules et insuffisants on dispose face à l'endométriase. La maladie vous infantilise, elle vous soumet.

Enfant, j'ignorais de quel mal ma mère et ma grand-mère souffraient exactement. Près de leur lit, il y avait toujours des boîtes de médicaments. Mais, plutôt que d'aller chez le médecin, on puisait dans le Vidal de quoi se soulager. Mon rapport aux substances est marqué par ça. Chercher par moi-même le traitement à mes maux m'a longtemps semblé naturel. Entendre ma mère et ma grand-mère exprimer leur souffrance et parler de leurs maladies m'a, en revanche, rendue extrêmement taiseuse sur le sujet. Il m'en a fallu des crises pour comprendre que parler de mes symptômes n'avait rien d'un aveu de faiblesse. Je pensais être forte, endurer sans ciller. Je me trompais de combat.

J'appartiens à une lignée de gens révoltés. L'insoumission est notre ADN. Communistes, Paulette et Eugène

n'ont jamais caché leur militantisme, même pendant la guerre, et leur engagement pour le vivre ensemble – tout l'opposé de la branche paternelle, plutôt conservatrice identitaire, avec laquelle mon père, très tôt, a été en rupture de ban. « Affirme tes idées, dis quand tu n'es pas d'accord. Et si tu as tort, débats. » Voilà ce qu'on m'a enseigné : qu'on peut changer les choses à condition de les dénoncer.

Cette liberté de parole est ma force. Je n'hésite jamais à verbaliser ce qui me dérange. Je me moque de me tromper ou de changer d'avis, ce que je fais souvent. Ça m'a valu des volées de bois vert, en tant que femme surtout. Mais je n'ai jamais eu peur, ni dans le travail, ni dans la vie. Encore moins des hommes. Je me rêve mercenaire.

La peur, pourtant, je l'ai rencontrée. J'avais trente ans. Après des années de souffrance et plusieurs fausses couches, le diagnostic est tombé. J'étais atteinte d'endométriose, de façon très avancée. J'avais des lésions plein l'utérus. J'ai eu peur, alors, parce que j'avais perdu le contrôle. Cette maladie, au fond, je vivais sûrement avec depuis toute petite. Mais mon corps foutait le camp.

Je devais avoir dix ans quand mon père a été muté en région parisienne, dans les Yvelines. J'étais séparée de mes grands-parents adorés, ma mère était souvent malade, mon père bossait énormément. Je ne me cherche pas d'excuses, mais la solitude et une relation

orageuse avec un père destructeur expliquent sans doute en partie l'adolescence chaotique dans laquelle je me suis engouffrée. J'ai tout fait, très tôt. Omar Sharif avait une passion pour les chevaux, moi, j'en avais trois : fumer des joints, provoquer des bagarres et invectiver les professeurs. Chacun son dada. J'étais seule, ma colère grondait. Avec le recul, je me dis que je devais sentir que l'injustice me tomberait dessus un jour. Je le savais, même si je n'en étais pas consciente. Et je l'exprimais dans la délinquance.

Moi, l'enfant de la famille à qui on avait offert la liberté, je manquais d'un cadre. Mon père savait pourtant trouver des moyens pour guider la flamme. Il avait compris que ma capacité phénoménale à être contre ne demandait qu'à être nourrie. Voyant que j'étais fort réactive, il me glissait des discours de Che Guevara sous l'oreiller et me laissait taguer des slogans politiques au marqueur sur les semelles de mes Vans. Ça le faisait sourire. Je ne suis pas sûre d'avoir embrassé tous ses points de vue, mais j'y ai gagné une forme d'esprit et, je crois, une bonne dose d'humour. Mon père a fait de moi une bagarreuse, mon petit père rêveur et compliqué... J'ai sa rage, mais il n'a certes pas ma force. Et puis mon père m'a fait aussi le plus beau des cadeaux, un de ceux qui me permettent de survivre : la musique. Depuis l'âge de cinq ans, je le regarde à travers les barreaux du grand escalier à l'étage partager ses découvertes musicales devant les yeux et les oreilles énamourées de ma sublime maman.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Un cri du ventre

Enora Malagré



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S
P R A T I Q U E